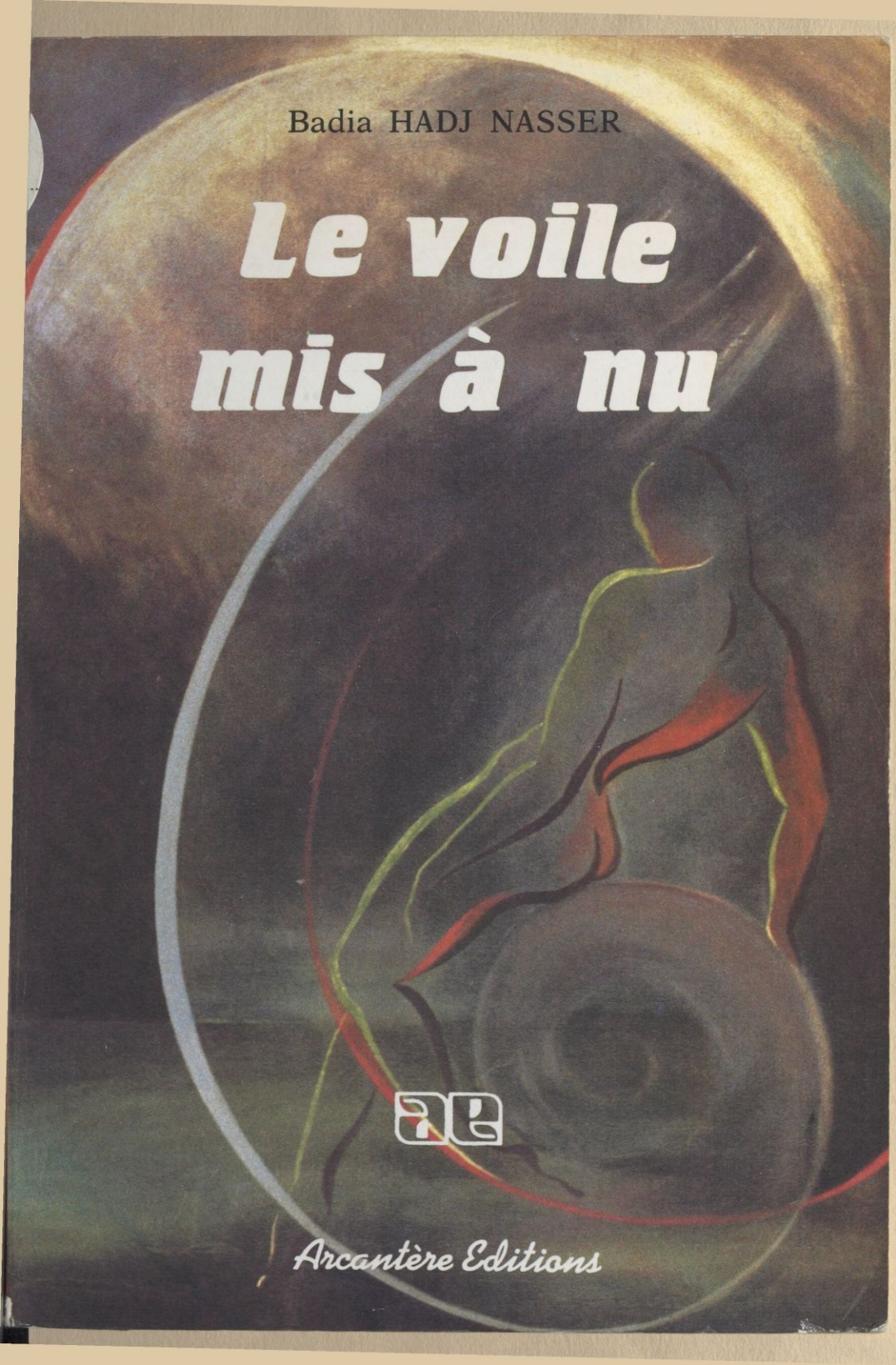
Badia HADJ NASSER

Le voile mis à nu



Arcantère Editions

83
31.32

LE VOILE MIS A NU

16°Y²
49211

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays
© Éditions de l'ARCANTÈRE, Paris 1985

Isole
83

Badia HADJ NASSER

LE VOILE MIS A NU

Éditions de l'ARCANTÈRE
38, rue Bezout, 75014 PARIS

DL-26-02-1985-04746

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

« Comme ces dieux que de temps en temps, on descend au moyen d'une machine, pour transfigurer l'action et lui donner son sens »

Albert CAMUS,
« La Chute ».

Les rues qui relient la maison aux boulevards sont en pente, pavées de cailloux. Les jours de pluie, les cailloux sont gris, luisants et polis.

La maison d'en haut, c'est ainsi qu'on l'appelle, est grande, dallée de marbre. Le dernier étage est éclaboussé de lumière, et le soleil s'éteint sur les murs à mesure que l'on descend vers le rez-de-chaussée.

Le maître de maison avait possédé jadis toutes les terres d'alentour ; c'est ce qui donne peut-être aux fils un port de tête de fiers hidalgos déchus.

On chuchote à l'infini au sujet des vitrines dans lesquelles sont encore alignés les objets précieux. On parle aussi des rangs de perles qui s'étagent jusqu'à la taille des femmes, des diadèmes que l'on vient chercher pour les mariées depuis la ville voisine.

La maison d'en haut domine le quartier. Les autres s'édifient autour d'elle au gré des rues tortueuses. Immédiatement après, la ville européenne étend ses larges avenues. Un boulevard relie la maison au lycée français.

Le quartier des Sources ne dépend pas de la Médina. C'est un îlot d'habitations au milieu de la ville européenne.

Avant l'arrivée des Français, les gens des Sources étaient tenus pour des originaux qui aimaient les espaces et l'insécurité de la campagne.

La maison de Mohamed Cheikh, le plus riche propriétaire, est à la fois la Zaouia, le salon qui donne le ton des bonnes manières, la maison où l'on sait trouver un prêt pour les périodes difficiles.

C'est un honneur d'embrasser la main de Mohamed Cheikh, et les jeunes filles du quartier se sentent pleines d'importance quand elles s'assoient de la manière la plus convenable autour de la maîtresse de maison dans la grande salle, pour écosser les petits pois, préparer les cardons.

Zoubeïda a toujours un exemple pieux à la bouche. Tout ce que l'on touche autour d'elle, tous ceux qui l'approchent ont l'agréable impression de vivre selon le vœu du Prophète.

Le châle blanc de fine mousseline, drapé autour de sa tête, donne au visage de Zoubeïda un halo diaphane. Ellle interdit la médisance, et aime la gaité.

— Occupez-vous la bouche de chansons, dit-elle.

Zoubeïda entoure son autorité d'une moelleuse bonté. Elle possède un bon sens qui attire vers elle, tous les problèmes du quartier des Sources.

Depuis l'installation de la ville européenne, à proximité, la maison de Mohamed Cheikh ainsi que les autres habitations ont changé. Les hommes

introduisent dans les maisons de nouvelles habitudes. Ils achètent des journaux espagnols et français, qu'ils ont appris à lire. ILs travaillent comme garçons de café, guides-touristiques ou marins. Certains ont vu l'Europe, ils parlent des lumières qui n'en finissent pas, des villes sans soleil et du froid.

En guise de raccourci, les élèves du lycée français passent par le quartier, après onze heures et demie du matin et après quatre heures et demie de l'après-midi. Entre deux fentes de volets, l'œil des femmes rêve, en regardant les cartables, les robes courtes et les petits garçons aux genoux nus.

Un jour, la fille du directeur de l'école française vient frapper à la porte de la maison d'en haut. Elle est dévoilée, grande, blonde et blanche. Les femmes tout de suite en raffolent. On dit tout bas, qu'elle mange du porc et qu'elle boit du vin, et c'est ce qui lui vaut ce rose jusqu'aux oreilles et dans le cou. Ses yeux bleus brillent. Elle monte l'escalier en courant. Tout en riant les femmes lui pincent les cuisses et le gras du bras. C'est la France, disent-elles et on l'appela : « Mad'mozelle ».

Mad'mozelle sait travailler le tapis. Elle prépare les bouillies pour les enfants. Quand les bébés naissent, elle leur met des gouttes dans les yeux.

Afin de la remercier, Zoubeïda invite Mad'mozelle aux parties de campagne que les femmes

organisent dans l'une ou l'autre des fermes de Mohamed Cheikh. Mad'mozelle ne vient pas.

A la maison les femmes s'empressent autour d'elle :

— Comment faîtes-vous avec les hommes qui ne sont pas circoncis ?

Mad'mozelle rit, rougit jusqu'à la naissance de ses fins cheveux blonds et répond ; qu'elle ne sait pas, qu'elle est encore une jeune fille.

Alors, les femmes, l'œil plein de malice, lui disent :

— Nous savons bien que les demoiselles françaises ne sont pas des vraies. Nous savons très bien que vous dansez collées contre les hommes.

Les femmes les plus âgées parlent :

— La religion des Nazèriens est une religion de débauche. Dieu nous a sauvés par l'Islam.

On défend aux petites filles de répéter à Mad'mozelle, et ceci par politesse, que l'Islam est la meilleure religion.

Personne ne connaît le nom de Mad'mozelle. Quand les femmes lui demandent de parler français, elle répond : « Plus tard...Plus tard... »

De son côté, elle, qui comprend grossièrement l'arabe, se borne à le parler par gestes, par onomatopées ou parfois par bribes de phrases. Mais elle sait rire, elle est belle à regarder. Les femmes lui pardonnent tout. Elles sont contentes d'approcher, de toucher une Française.

Longtemps après que Mad'mozelle soit partie, les femmes se répètent ses maladresses en riant. Mad'mozelle ne sait rien faire de ce qu'il faut savoir. Elle est brusque et gauche. « Vous avez vu Zoubeïda se prend douloureusement la tête à deux mains, quand Mad'mozelle marche à l'étage au dessus ». Les femmes s'esclaffent : « Quand elle mange, Mad'mozelle se coupe de gros morceaux de pain et de gros morceaux de viande, pour s'asseoir elle a besoin d'une chaise. Elle ne sait pas plier les jambes en tailleur. »

Calées sur les divans, les femmes avaient plaisanté :

« Tu t'assieds comme le concierge ! »

« Alors, chez vous, on s'installe les pieds pendants comme à dos de mulet ! »

« Tu te crois une jeune mariée en exposition ? »

Comme Mad'mozelle se tourne vers les unes et les autres en riant doucement, on chuchote que les Françaises sont un peu imbéciles.

Parfois les femmes prennent peur à se laisser aller avec une Nazérienne. Il se cache sous leur vernis et sous leur fard un inconnu immonde. Personne ne sait au juste si elles se purifient après leurs règles, mais tout le monde sait par contre qu'elles ne se servent pas d'eau dans les cabinets.

Zoubeïda parle :

— « Les Français sont des infidèles... »

Les femmes abandonnent leur ouvrage et se recueillent pour l'écouter.

Zoubeïda poursuit :

— « Il faut les combattre bien qu'ils règnent sur ce monde. »

Zoubeïda ajoute avec un sourire malicieux :

— « Il faut avouer que leur compagnie est bien agréable. »

Zoubeïda embaume le bois de santal et le linge blanc parfumé à la fleur d'oranger.

Les questions des femmes fusent :

— « Faut-il renouveler ses ablutions si on les touche avant la prière ? »

— « Est-ce que l'on peut les voir pendant le Ramadan ? »

— « Peut-on invoquer Dieu en leur présence ? »

Parmi les petites filles assises au pied des divans, Yasmina regarde les mots monter comme des bulles de savon, accrochant à leur passage le soleil qui inonde la grande salle. Pour Yasmina les jours s'écoulent, resplendissants de lumière.

En vertiges, avec des tons gris acier, et des tons de gris plus clairs, la rue file, miroitante au soleil comme une lame. Yasmina a fui. Elle court aussi loin qu'elle peut, à la rue de Foucauld ; elle a pris la première rue qui la sort du quartier. Elle court pour ne pas entendre le cri de Farid.

La rue file sous ses pieds. Toute la révolte de Yasmina est à présent contenue dans la tension de ses chevilles et la saveur de l'arrondi des pierres brûlantes qu'elle sent à travers les semelles de ses sandales. L'univers s'est embrasé. Yasmina est elle-même le soleil. La chaleur remplit la rue vide. Ce vide est brûlant, toute autre sensation lui est devenue accessoire. D'une enjambée à l'autre, Yasmina s'intègre dans cette fournaise. Happée par la chaleur, elle ne peut plus arrêter sa course. Les yeux à peine ouverts, les narines sèches, les tempes qui battent, elle va. Yasmina a éclaté dans la rue, dans la chaleur, sur les cailloux surchauffés. Elle a été la lumière incandescente qui se brise entre ses cils, le sang qui gicle du cou tranché des volailles que l'homme jette sur le pavé, dans un frou-frou d'ailes, un main encore ouverte, dans l'autre la lame humide et rouge. Yasmina poursuit sa chaude course dans la rue en pente, mais à présent comme

machinalement, elle se sent tout à la fois anéantie et comblée. En cette journée de plein été, la rue vide est un refuge, le soleil qui lui coule dans la gorge est une bête tiède, familière. A l'abri de ses yeux à demi-fermés, Yasmina recense les couleurs : bleu du ciel, gris avec des reflets des cailloux, lumière jaune traversée d'éclairs de cuivre, de coups de cymbale et de coups de gong. Elle a à peine le temps de s'apercevoir que sa tête retentit d'élans douloureux, qu'elle se trouve dans un minuscule jardin peuplé de roses rouges où les feuilles sont d'un vert resplendissant.

Le père avait fait venir un médecin. Les femmes s'agglutinent à l'entrée de la chambre des hommes, la tête cachée par un pan du dfene.

« Il est plus hygiénique de faire appel à un médecin. »

C'est l'opinion de l'une des belles-filles, qui est bachelière.

Les femmes du côté paternel, aussi bien que du côté maternel, se demandent si ce n'est pas là une hérésie.

« Un Algérien même médecin reste un musulman. »

C'est la mère de Farid et de Yasmina, qui vient de trancher.

La maman de Yasmina aime étonner et être d'avant-garde. Yasmina admire sa mère, mais en

même temps elle lui en veut de mettre si légèrement en péril les coutumes.

Le docteur Mahmoud est le premier médecin musulman que l'on voit dans la famille Cheikh. Il détient la science des Européens et il en a le physique. La tête nue, grand, blond, les yeux verts. On dit qu'il fascine. Il jouit d'un prestige énorme auprès des femmes. A chacune de ses visites à la famille Cheikh, Yasmina se campe sur le passage du docteur Mahmoud et ouvre tout grand ses yeux pour le voir tout d'une fois.

Farid ignore ce qui l'attend, mais Yasmina sait. Elle craint que le docteur Mahmoud soit un impie et qu'il n'ait pas la grâce. Elle en veut à son frère de se complaire dans cette fête dont il est le roi et de ne pas chercher à savoir pourquoi les invités ont pour lui tant d'attentions. Elle en veut à son frère d'être un garçon, obligé par ce fait d'en passer par là.

Farid insouciant va et vient de la chambre des hommes à la chambre des femmes. On vient de lui couper les cheveux pour la première fois et sa nuque garde quelques traces de talc. Ses yeux bruns, longs, s'allongent davantage sous son front dégagé. Il est beau. Farid porte encore un vêtement de bébé : une barboteuse de popeline blanche et une guimpe à col rond, brodée sur le devant. La culotte est attachée à la blouse par quelques boutons. Ce sera pratique pour l'opération.

D'entre les poings fermés de Farid s'échappent les bonbons et les pièces d'argent. Quand les femmes, en le caressant, font certaines plaisanteries, la tête de Yasmina brûle de honte.

Farid n'aura pas le temps de crier. Un homme, ce sera Djilali, le prendra dans ses bras, comme on attrape un mouton, par surprise. Les ciseaux brillent !

« Au nom d'Allah ! »

Le sang coule sur l'étoffe rayée de rouge et de blanc.

L'imagination de Farid est frappée à jamais. Un garçon doit se souvenir de ce moment-là. Farid n'a que trois ans, mais on le sait assez éveillé pour ne pas oublier.

A l'époque de la circoncision de son cousin Brahim, Yasmina était trop jeune, mais elle se souvient de la maladie qui a suivi, car Brahim est resté malade assez longtemps pour qu'elle s'en souvienne.

Au lendemain de la cérémonie, dès le petit matin, Brahim s'était rendu en cachette jusqu'à la plage pour laver sa blessure à l'eau de mer, en revenant de la plage il tombe malade.

En ce temps là, les grandes familles attendaient que leur fils ait atteint un âge avancé avant de le circoncire. Cet âge était de douze ou treize ans ; les garçons alors n'étant pas assez éveillés pour se souvenir de la cérémonie.

Brahim ne veut plus que personne le touche. Il a une drôle de démarche arquée, son corps s'est couvert d'eczéma. Le docteur Decrop lui a interdit les bains de mer. Le pus sort du ventre, du front, des bras. La nuit, on l'attache pour ne pas qu'il se gratte.

Un jour on décide de l'emmener dans les eaux d'un saint, pour qu'il s'y baigne. Brahim est guéri.

La mère de Yasmina dit alors en se moquant, que la maladie du cousin était un mal sacré, comme la teigne est un mal sacré. Elle ajouta en riant : « C'est la maladie qui atteint les bienheureux qui ne se lavent pas. » Ces propos révélèrent à Yasmina que sa mère ne croyait pas au mal sacré. Et parce qu'elle va au lycée, Yasmina fait semblant, elle aussi, de ne pas croire au mal sacré. Mais, tout le temps qu'avait duré la maladie de Brahim, elle avait regardé son cousin avec terreur.

Même guéri, Brahim ne pouvait pas lui plaire. Il a le nez épaté, la bouche molle, la peau rose, les cheveux jaunes et il est trapu. Comme tous les hommes de la famille sont magnifiques, Brahim connaît sa laideur. Il reste souvent avec les femmes. Il fait le bouffon, il fait rire. Quand il refuse de les amuser, les femmes le font pleurer. Elles se divertissent ainsi de la peine qu'elles ont causée à Brahim. Même les domestiques savent qu'elles peuvent se moquer de Brahim. Parfois, les plus jeunes des bonnes poussent la plaisanterie un peu

loin, alors Zoubeïda, toujours sereine les rappelle à l'ordre : « Brahim est un fils de la famille Cheikh. »

On dit à Yasmina qu'elle sera vraisemblablement la femme de son cousin. Yasmina s'imagine dormant avec Brahim dans ce lit où on l'avait attaché les nuits où il hurlait, suppliait qu'on le laisse se gratter.

A la perspective d'épouser Brahim, Yasmina se concentre sur la volonté de ne pas grandir. C'est la seule possibilité pour elle d'échapper à ce mariage et à tous les mariages.

Quand les femmes la taquinent à ce sujet, il lui arrive d'être exaspérée et par dépit de dévoiler ses plans. Les femmes rient : « Tu grandiras malgré tout, et quand tu auras l'âge, tu ne seras que trop impatiente d'avoir un homme. »

Yasmina entrevoit tout ce futur angoissant, impossible à envisager, où elle sera le jeu de forces aveugles, qu'elle désavouera et qui la pousseront dans les bras de son cousin Brahim.

Ce jour-là encore, ma mère exulte parce qu'elle va étonner. Toute la ville, durant des jours et des jours, va parler des derniers raffinements qu'elle aura lancés. A l'étage qui leur est réservé, à elle et à mon père, elle vient de faire aménager un salon à la mode européenne. Ce sont les premiers meubles que l'on a l'occasion de voir, non plus derrière la vitrine du marchand de meubles, mais là, palpables. L'émotion est grande parmi les femmes en visite qui s'installent sur le canapé, essayent les deux fauteuils l'un après l'autre et caressent le poli de la table en bois verni. Le dossier et les appuis rigides ne remportent pas tous les suffrages mais, ma mère lâche « c'est tout à fait confortable », et les remarques ne sont plus émises que dans des chuchotements.

Quelques temps après, ma mère se présente à un mariage vêtue d'une robe du soir, de moire blanche, enrichie au corsage de paillettes diaprées, translucides. Les femmes qui n'ont jamais vu de près ce vêtement européen, se pressent autour de ma mère. Elle est le centre de tous les regards, ce qui rend furieuses la fiancée et la famille de la fiancée.

Ma mère raconte cela en riant à gorge déployée, tout en dénouant son fin mouchoir brodé où elle avait réservé à notre intention les patisseries offertes au cours de la cérémonie du mariage. De sa robe blanche s'échappent des bouffées de parfum. Ma mère a le geste mesuré, une certaine nonchalance ; quand elle se cale entre les coussins ; une gaieté teintée d'ironie que l'on dit inimitable. Elle charme et, dans l'art de charmer, elle surpasse toutes les femmes de la ville.

Ma mère a des bijoux comme personne n'en possède. Quand les lustres sont éteints, ses bagues lancent leurs éclats. Les rangs de perles ponctuées d'émeraudes recouvrent son buste mince, baguent son cou fragile. Rahma, qui est attachée au service exclusif de ma mère, la domine par la taille, fronce le tulle sur la nuque baissée, assemble les rubans de satin, contemple son œuvre.

Pour que l'on m'accepte au lycée, ma mère a usé de son influence auprès d'amis qui ont leurs entrées à la Maison de France. Comme on faisait des difficultés, ma mère a rappelé que la famille Cheikh a vendu, la main presque forcée, et pour un prix dérisoire, le terrain où ils ont bâti leur lycée. Ma mère n'ignore pas que leur politique est de se concilier les grandes maisons.

Ces arguments et d'autres peut-être, mais je n'en ai rien su, devaient être textuellement répétés par ses amis dans un message où elle a su doser la

déférence et sa morgue de riche héritière. C'est ainsi que fut décidée mon entrée au lycée.

Nous sommes quatre maghrébins à fréquenter l'école : la fille d'un indicateur qui est là pour être là, deux garçons algériens et moi. Je suis la seule à compter pour quelqu'un de convenable à cause de ma famille.

Autour d'elle ma mère explique :

— Demain, les femmes travailleront épaule contre épaule avec les hommes. Nous ne serons plus là, mais nos enfants ne doivent pas se trouver comme des bêtas au milieu d'une autre vie.

Pour appuyer ses dires, ma mère raconte :

Un montagnard de chez nous, débarque on ne sait comment à Paris. La ville, pareille à une monture de diamants, étincelle de toutes ses vitrines éclairées. Il regarde... Il regarde. Il marche et regarde encore et encore et encore. Le jour s'achève, la nuit tombe. Il n'y a pas de soleil dans ces pays-là. Un autre jour se lève. Les vitrines scintillent toujours et les gens vont, viennent affairés de nuit et de jour. Le montagnard ne cesse de regarder les lumières dans les rues puisqu'il ne voit pas se lever le jour ni tomber la nuit. Il va ainsi... Combien de jours et combien de nuits ? Nul ne le saura. Peut-être un mois. Personne ne fait attention à lui. Dans les rues, la fête perpétuelle se poursuit. Épuisé de fain et de sommeil, le montagnard tombe

raide mort, les yeux écarquillés sur les lumières. Cette ville lui a été plus fatale qu'un désert.

— Tu es sage, répondent les femmes à ma mère, mais c'est une chose d'être sage et une autre d'envoyer ta fille à l'école. Te rends-tu compte que les filles et les garçons sont mélangés dans cette école ?

La ville bourdonne, les commentaires vont de bouche à oreille ; sur mes genoux découverts et mon français : « On croirait entendre une poupée munie d'un disque, tellement elle va vite. »

Après que j'ai fréquenté l'école pendant un certain temps, ma mère a dit : « Tu vas m'enseigner le français et les chiffres, je pourrai ainsi lire les prix aux Galeries La Fayette. » Elle s'enferme dans sa dignité de mère, mais je sais qu'elle exulte. Elle apprend très vite, avec un accent ; elle me persuade que le « r » non roulé est d'un fini dans le langage ! Ce qui nous fait prendre en estime le français.

A présent, ma mère dit des français : « Ce sont des gens du meilleur monde. Un peu grossiers, oui, oui. Ce sont là leurs habitudes. » Et, avec un sourire de surprise pour elle-même, elle impose sa dernière trouvaille : « pour les Français, il n'y a pas d'impolitesse à faire des grossièretés. »

Chacun d'admirer avec envie la science de ma mère.

Un jour, une femme de la ville fulmine contre sa fille qui vient de faire une bêtise, la fille s'attend à

la volée de malédictions rituelles quand elle reçoit cette insulte suprême :

— Tu n'enseignes pas le français, toi, à tes parents, comme les filles de maîtres.

La relation de l'incident entre la mère et sa fille survole la ville. Quand le fait est rapporté à ma mère, elle se rengorge discrètement et sourit.

La ville, chaque jour, enregistre des modes nouvelles, à un rythme tel que, même les jeunes femmes qui sont à la mode et veulent étonner, poursuivent difficilement leur tri pour adopter ou rejeter ce qui leur semble chic ou pas.

Depuis l'installation des Français, on voit et on entend de toutes sortes, en une quantité inépuisable, semble-t-il, où la surprise et l'étonnement ne trouvent même plus leur place.

Les vieilles disent :

— C'est un signe de la fin du monde. L'arrivée des Français sur une terre musulmane en est l'annonciation.

Cette prescience voile toutes les joies. Quand la nuit tombe, je regarde monter l'ombre avec inquiétude. La désinvolture de ma mère me trouble davantage que ne le font les prédictions des vieilles.

Le plus clair de son temps, ma mère le passe à recevoir et à rendre des visites. Je ne suis jamais avec elle.

La grande salle de l'étage au-dessus, sert à ma grand-mère Zoubeïda qui garde auprès d'elle les veuves, les répudiées, les bonnes et les filles. On a pensé que je m'y trouverai mieux pour apprendre à me tenir, à me préparer à être la fille d'une grande maison, et que l'on puisse me livrer à mon mari la tête haute, sans que ma mère ait à rougir devant les beaux-parents de sa fille, pour une faute à la cuisine, à la maison ou dans le monde. Je dois me taire, regarder et m'imprégner de l'exemple des femmes plus âgées.

Quand elle reçoit, ma mère m'appelle. J'embrasse les joues fardées des invitées. Elles me sourient et leurs yeux brillent d'émotion pour mes bonnes manières. Je dis quelques mots en français à ma mère, qui me répond en français en m'appelant « chérie ». Les femmes sont toutes excitées. Elles ne perdent pas leur après-midi quand elles viennent chez nous. Elles me mettent de la gomme parfumée dans la bouche, avec un peu de cire, elles soupèsent délicatement mes nattes. Le samovar d'argent est apporté, ma joue par deux fois frôle les joues fardées tout autour du salon. Mon cœur bat vite. Je remonte chez ma grand-mère.